Deuxième Année. N° 49 — Le Numéro : 0 fr. 25 — Jeudi 5 Décembre 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : **Colette REYNAUD** ✡ Rédactrice en Chef : **Louise BODIN**
Rédaction et Administration : **10, rue Montmartre (Ier)**
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Ingratitude ..... Louise BODIN
Le prolétariat fémimin ..... Georges YVETOT
Notes d'une villageoise ..... Germaine DEGROND
Le grand Soir ..... Henriette SAURET
Le Droit et la Liberté ..... Noël-E. GARNIER
Blasons ..... MARFORIO
Mauvaises Herbes ..... LA JARDINIÈRE
La Revue des jeunes Revues ..... L.-B.
Céline, petite bourgeoise ..... Fanny CLAR

Ingratitude

..... **CENSURE** .....

..... **CENSURE** .....

Quand il est question de donner le droit de vote aux femmes, on dit : « Les pouvoirs du Parlement sont périmés ». S'agit-il de renouveler le Privilège de la Banque de France ? Le même Parlement est encore très qualifié !

..... CENSURE .....

Louise BODIN.

Le Prolétariat Féminin

Il y a un prolétariat féminin. La guerre l'a mis en relief. D'ailleurs, on commence à ne plus affirmer aussi hautement qu'avant la guerre qu'il n'y a point de prolétariat féminin.

Et on l'affirme d'autant moins, que depuis la Grande Horreur qui dura quatre années, ce Prolétariat féminin s'est affirmé lui-même.

Il n'a pas craint de déclarer très fort qu'il avait des droits. Il ne craindra pas, s'il est nécessaire, de se disposer à *prendre* ses droits si ceux qui les détiennent continuent à les en priver. Si j'osais, je dirais que, selon moi, c'est peut-être par là qu'elles devraient commencer.

Mais je me rends compte que, pour arracher aux détenteurs ce qui lui est même très légitimement dû, le Prolétariat féminin doit être fort. Il ne peut l'être que par l'union étroite de toutes les exploitées entre elles. Celles-ci ne s'uniront que le jour où elles auront compris combien les intérêts du Prolétariat féminin sont identiques aux intérêts du Prolétariat masculin.

Pour cela, il faut que la tâche d'éducation populaire de la femme et l'action organisatrice de l'ouvrière ne soient pas abandonnées un seul instant.

Cette tâche féconde ne porte-t-elle pas déjà ses fruits ? N'avons-nous pas des syndicats ouvriers où les femmes sont les égales de leurs compagnons de travail ?

Et dans ces syndicats, marchent déjà, aux côtés de militants éprouvés, des compagnes résolues à partager leurs luttes, enthousiastes à vivre des mêmes espoirs.

Honneur à ces femmes d'avant-garde qui ne craignent point les stupides jugements d'une masse de malheureuses résignées à tout, passives et indifférentes aux plus révoltantes iniquités sociales !

A ces femmes d'audace et de volonté sourira le succès. Viendront à elles, gagnées par leur propagande, une opprimée par-ci, une sacrifiée par-là et beaucoup, toujours beaucoup plus de ces femmes exploitées que la société traite en véritables serves !... Jusques à quand ?....

Toutes ces femmes ne tarderont pas à prendre conscience de leur valeur sociale et, sans la moindre prétention, elles réclameront leur légitime place dans une société nouvelle où le Prolétariat n'aura plus à discuter de son importance ni de son utilité : il l'imposera.

Il y a parmi le Prolétariat féminin des trésors d'énergie. Le moment peut-être est bien proche où les femmes se dépenseront pour leurs véritables intérêts. Or, quand elles s'y mettront, il y aura vite quelque chose de changé dans l'organisation économique.

Les alliés ne leur manqueront pas dans leur effort vers le mieux-être et vers la liberté. Ils seront avec elles. tous les déshérités et tous ceux qui souffrent de l'exploitation honteuse !... La femme est persuasive.

Ne désespérons pas du Prolétariat féminin. Au contraire. C'est du Prolétariat féminin, j'en ai la conviction que sortira tout ce qu'on peut attendre de beau, de vrai, de bon, d'un monde rénové par une révolution sociale toujours possible.

C'est vraiment un avenir radieux que nous présage le Prolétariat féminin.

Georges YVETOT.

Notes d'une villageoise

Les femmes allemandes ont adressé à Mme J. Siegfried, présidente du féminisme officiel bourgeois, en France, un message lui demandant que les Françaises intercèdent auprès des alliés pour obtenir un adoucissement aux conditions de l'armistice en ce qui concerne le ravitaillement. Madame Siegfried et son comité ont refusé en rappelant que les Allemandes s'étaient solidarisées avec leur gouvernement et avaient refusé de flétrir l'envahissement de la Belgique et le torpillage du *Lusitania*.

Mais quelles sont les femmes qui ont approuvé ces crimes ?... ce sont les bourgeoises allemandes, lesquelles ne représentent pas plus le féminisme total allemand que les bourgeoises françaises ne représentent toutes les femmes françaises !

Evidemment ces dames avaient fort mal agi, mais n'en soyons pas étonnées, c'est un groupement officiel d'outre-Rhin et les bourgeoises qui le composent auraient trahi leur classe en désapprouvant les crimes de leurs époux.

C'eut été si simple pourtant et si beau de dire à nos ennemies : vous avez approuvé vos dirigeants lorsqu'ils assassinaient des enfants, nous ne l'oublions pas, mais nous n'oublions pas non plus que faire le bien est se venger dignement et nous ferons tout notre possible pour que vos petits ne meurent pas de faim...

Parce qu'en somme est-ce une raison si des officiers ont commandé et des misérables exécuté des sévices contre des enfants belges et français pour laisser mourir de faim des enfants allemands qui n'en sont pas responsables et sont aussi innocents que les victimes que nous pleurons ?

Femmes qui avez répondu pour toutes les femmes de France, femmes qui êtes chrétiennes, relisez l'Evangile et laissez en vos cœurs pénétrer ses admirables préceptes ; ne craignez pas d'être bonnes, l'amour sera la rédemption du monde, soyez-en les premiers apôtres.

Germaine DEGROND.

Lire tous les matins **le Journal du Peuple.**
— tous les soirs **le Populaire.**
— toutes les semaines **les Hommes du Jour.**

L'alcool ruine la race. Les Chambres en interdiront-elles jamais la consommation ? Evidemment non, puisque les élections se font chez le marchand de vin !

Le Grand Soir

Léonard, tout le jour, s'était calfeutré, sans d'ailleurs pouvoir travailler. Le papier glissait sous sa plume, la plume échappait ă ses doigts. Puis, qu'aurait-il écrit ? Il s'était caché dans une pièce de son appartement qui donnait sur la cour, pour ne pas entendre les rumeurs qui montaient de la ville en éruption. Et, d'être là, lui évitait aussi le spectacle des drapeaux, car les gens ne pavoisent que du côté où l'on peut voir leurs drapeaux. Aussi les fenêtres des cours sont-elles nues.

Non, Léonard n'avait pas pu travailler. Penser ? Certes, il avait pensé, mais sans ordonnance, sans discipline, sans direction, car l'organisme de sa pensée avait, le matin de ce jour, subi une perturbation profonde. Lorsque, vers onze heures, le coup de canon annonciateur avait cinglé l'espace de la ville, dans l'âme de Léonard s'était élevé un immense hosanna, un chant de liesse, un cri éperdu de délivrance. La mort était vaincue ! Le sang s'arrêtait de couler ! Les êtres obligés aux combats, les pauvres jeunes hommes belligérants, les froqués de la guerre, les soldats, étaient sauvés ! Et puis, et puis, qui sait ? Une bouffée d'illusion était montée au cœur de Léonard. Cette fraîche lumière apparue, cette chère naissance de la paix, sûrement allait balayer les nuages asphyxiants qui aveuglaient l'idée et les consciences depuis si longtemps. Demain, les haines et les laideurs se voileraient la face, les bas intérêts se coucheraient dans le cercueil de la guerre, morts avec elle. Demain, le monde serait autre. Demain, le bon sens et la fraternité brilleraient comme une lampe fulgurante dans les mains de la vie ! L'esprit de Léonard encapuchonné depuis quatre ans, sous la désolation des heures rouges, s'était soudain épanoui, avide de créer et d'œuvrer ! Et le cœur de Léonard s'était mis à grésiller, à répandre des souffles délicieux comme un brasier où l'on jette une pincée de parfums.

Et Léonard était descendu dans la rue, gonflé d'un besoin irrésistible de voir des visages, d'entendre des voix et d'une fervente volonté de trouver les hommes bons, beaux, sensibles, généreux. Il était plein d'amour.

Il vit d'abord la génération spontanée des drapeaux poussés, jaillis, dressés hors des maisons, transperçant l'air de leurs tiges agressives, imposant aux prunelles la convention de leurs couleurs. Gêné, il baissa les yeux, puis dirigea ses regards suppliants vers les boutiques. Que cherchait-il ? Qu'attendait-il ? Croyait-il que les commerçants dans une soudaine crise de largesse, s'allaient dépouiller de leur rapacité et donneraient pour rien leurs denrées en l'honneur de la paix ? Ils étaient à leurs comptoirs, comme la veille, régnant sur les œufs, à onze sous l'un, les viandes à deux francs la bouchée, les sucres et les chocolats occultes qui défient les taxes, blottis au secret des arrières-boutiques.

En passant devant le marchand de couleurs, Léonard aperçut ce maître de l'heure qui, debout près d'un étalage gros d'oriflammes, était plus froid et plus potent au milieu de ses clients, qu'un tyran parmi ses opprimés.

Les gens se pressaient, faces suantes, mains fébriles, dans un geste collectif, déclanché par le coup de canon, et qui se réalisait, presque mécanique, malgré sa hâte. Chacun donnait son argent docilement, sans discuter les prix et partait. Léonard poursuivit son chemin. Il entra chez sa boulangère. C'était une femme hargneuse et âpre. A ce moment, elle donnait des instructions à sa servante qui, juchée sur une échelle installait une guirlande tricolore au plafond de la boutique. D'autres guirlandes bordaient les planches à pain. Sur le comptoirfi au sommet des pyramides de mauvais gâteaux et de faux nougats, entre les boîtes de confitures fantaisistes et les sachets d'amandes aigries, des choux de papier gaufré, bleu-blanc-rouge s'étalaient, hurlants, affreux, grossiers comme d'énormes fleurs artificielles.

« Ah non ! Je ne serai pas la dernière à « garnir ! » répétait la boulangère à chaque entrée de client, un poing sur la hanche. l'autre sur le couperet au pain, et promenant vaniteusement son regard sur les patriotiques affutiaux dont elle était fière.

Un homme âgé et sordide parut. Il demanda à la glorieuse boulangère la charité d'un peu de pain : « Du pain pour rien !... s'écria la dame. Non, mais d'où sort-il celui-là. Pas de sous, pas de pain, mon ami ! » conclut-elle brutalement.

Le vieux sortit en devisant quelques grognements dans sa barbe. La boulangère se justifia aux oreilles des chalands « Je le connais. Il en a des sous dans sa paillasse, allez ! c'est un truqueur ».

Léonard prit du pain et tendit une pièce de dix sous que la boulangère refusa : « On ne rend pas de monnaie aujourd'hui. C'est la victoire ! », dit-elle avec un mépris catégorique.

Léonard trouva quelques sous au fond de sa poche, les donna et partit.

Passant devant l'épicerie, il aperçut une queue de trente personnes qui attendaient pour obtenir chacune un quart de café. Il entra chez le boucher. Le commis lui demanda « Qu'est-ce qu'il faut ? ». Ce jeune garçon sentait fortement l'alcool. Léonard recula écœuré ; se dépêcha d'acheter quelque chose et sortit, s'enfuit...

Il s'en alla le long des petites voitures : les vieilles vendeuses de légumes aux cheveux poussiéreux, aux châles verdâtres avaient piqué des petits drapeaux dans leurs tas de pommes et de carottes. Le trottoir ruisselait de femmes et d'hommes pavoisés, riant gros, criant, chantant des refrains belliqueux. Des gosses zigzaguaient parmi eux, et lançaient des pétards. Léonard fut heurté, bousculé. Et soudain, il lui avait semblé que la rue tout entière le poussait, le rejetait, ne voulait point de sa présence. Et il était remonté chez lui... La bonté, la générosité... Il avait cru à leur avènement comme cela, tout à coup. Quelle folie ! Le monde était aujourd'hui tel qu'il était hier. Et pourquoi aurait-il changé ?

Et Léonard avait laissé passer cette journée, prostré, écrivaillant, feuilletant un livre, songeant, cherchant une lueur pour se guider parmi les brumes revenues sur son âme.

Au soir, vers sept heures, on sonna, Léonard ouvrit. Son père et sa mère entrèrent. Ils étaient en deuil. Leur second fils avait été tué au cours de la guerre. Ils avaient eu un grand chagrin, tempéré toutefois par un orgueil légitime. Léonard, lui, était resté profondément frappé de la mort de son frère. Ses parents étaient de braves gens, des commerçants retirés, des bourgeois sans malice. Léonard les aimait bien, mais les avait quittés de bonne heure, n'ayant pu accommoder avec leur vie sa vie un peu farouche et cahotée d'écrivain et de voyageur.

« Je parie que tu n'es pas sorti aujourd'hui ! Que tu n'as pas vu Paris en fête ! C'est pourtant bien beau. C'est magnifique ! dit la mère.

— Nous venons te chercher. Tu vas venir dîner avec nous. On se promènera sur les boulevards. Tu ne vas pas rester enfermé pendant le grand soir, comme un sauvage ! » — dit le père.

— Comme vous voudrez. Mais avez-vous besoin de moi pour vous promener sur les boulevards ?

— Voyons, Léonard ! Si nous avons besoin de toi ! Mais à quoi penses-tu ?

— Je pense aux morts.

— Ah certes, certes... Mon pauvre Jacques... Mon pauvre Jacques... Mais, que veux-tu ? Il est bien vengé ! La victoire est à nous ! Et la France va être très grande. Et tout le monde sera heureux !

— Heureux ! — fit Léonard, lourdement.

« La paix signée, il n'y aura plus de sociétés ennemies » a déclaré M. Klotz à la Chambre. Nous savions bien, parbleu, que l'Internationale financière ne pouvait mourir ! L'Internationale ouvrière va-t-elle renaître ?

— Mon Dieu, Léonard, quelle tournure d'esprit fâcheuse tu as. Même aujourd'hui, tu ne peux désarmer ! Je parie que tu vas bouder à la victoire et écrire encore de malveillants paradoxes là-dessus dans tes journaux !

— Mère, ne parlons pas de cela. Allons, plutôt, sortons, puisque vous y tenez. »

Ils partirent tous les trois. Ils dînèrent au restaurant, Léonard essaya d'être là, de vivre avec les autres, d'étouffer les voix impérieuses qui protestaient sans cesse en lui. Il avait beau faire, il souffrait.

Après le dîner, les parents de Léonard voulurent aller sur la place de l'Opéra. Un placard d'étoffe accroché à un balcon du théâtre annonçait qu'à neuf heures, des artistes chanteraient les hymnes des pays alliés. Il fallait assister à cela ! Léonard se laissa entraîner par ses parents parmi la foule. Ils longèrent le trottoir de la place et s'accotèrent contre le mur d'une des maisons de droite. Ainsi, ils pouvaient voir à la fois la façade de l'Opéra et l'ensemble de la place. « C'est un spectacle grandiose ! » s'écria le père de Léonard, tout ému.

C'était un spectacle grandiose. Plongés dans la pénombre, les humains innombrables, serrés étroitement, collés les uns contre les autres, grouillaient, houlaient comme un champ touffu, foisonnant, brassé et sculpté par le vent. De cette masse vivante, montait une immense rumeur, d'où se détachaient des hourrahs, des appels, des crescendo de joie. Le théâtre se dressait devant la foule comme un grand mur noir portant en son centre le carré lumineux du balcon fleuri de lampes électriques, le balcon où allaient venir les chanteurs.

« Jamais cette foule ne pourra faire silence ! On n'entendra rien », dit la mère de Léonard.

Cependant la cantatrice officielle apparut dans le cadre du balcon, habillée d'un drapeau, le vaste nœud d'Alsace à son front. Et le silence se fit. Les milliers de bouches se turent. On perçut la voix féminine, claire et lointaine qui scandait :

« Le jour de gloire est arrivé ! »

La *Marseillaise* se déroula.

La foule reprit en chœur le refrain. Et ce fut comme un formidable ressac, un assaut inouï de tempête, un bondissement d'éléments qui emportaient l'âme et la conscience dans leurs rafales géantes.

Aux armes citoyens ! Formez vos bataillons !
Marchons. Marchons ! Qu'un sang impur
Abreuve nos sillons !

Des armes ! Du sang !... Encore... Toujours...

Léonard, roulé un moment par les ondes triomphantes, se reprit. Il regarda de tous ses yeux. Il se força à rester en dehors de cette chose. Et voici qu'un faisceau de lumière, projeté par un phare, du haut du théâtre, toucha le sommet, de la foule et y promena lentement sa lueur lunaire, éclairant seulement les têtes qui apparurent comme détachées des corps demeurés dans la nuit. Et ces têtes rondes, immobiles, telles que des sphères blafardes, hallucinantes semblèrent surgies du monde des fantômes. Et Léonard ne sut plus s'il contemplait une foule de vivants ou la foule muette, la foule grave et attentive des morts, de tous les morts de cette guerre, dont les têtes décharnées s'étaient assemblées là pour participer, elles aussi, au grand soir.

12 Novembre 1918.

Henriette SAURET.

Le *Courrier de la Presse* lit tout, renseigne sur tout ce qui est publié dans les journaux, revues et publications de toute nature en France et à l'étranger et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Ch. Demogeot, directeur, 21 boulevard Montmartre, Paris-II^e^.

Le Droit et la Liberté

Ça se chante sur un air russe, et à l'entendre toutes les oreilles bourgeoises haltent de peur autour d'elles, comme font les ânes, dont l'horizon est borné à la nuit des œillères. — Mais l'acoustique du monde est tel encore, que la symphonie révolutionnaire s'y déforme complaisamment et la foule siffle, sans savoir, pour le plaisir de vivre, après quatre ans et plus d'ensevelissement.

Nous assistons à ces excès de joie, le cœur meurtri par le souvenir de ces deuils qu'on glorifie, il paraît, à coups de discours et de « litres à seize », écrirait Laurent Tailhade, — si les mercantis ne veillaient ! —

Et là est peut-être le salut... Marchands de vins, de drapeaux, de musiques, du haricot quotidien et du marron des jours de fêtes, profitez, profitez, encore et davantage, bouchers, épiciers, journalistes d'action plus ou moins française, la coupe de sang pleine ne débordera que sous la poussée de vos rondes ivrognes... Et ce jour-là, Monsieur Maurras, je sais quelle sera la part des combattants ! !

Cependant, Daudet est roi et Clemenceau son prophète... Je ne joue pas avec les mots et faites-moi l'honneur de croire que je n'ai pas fêté la victoire sur le zinc national. Chacune des lignes de cet article est prudemment pesée et lorsque j'écris : Daudet est roi et Clemenceau son prophète, j'ai sous les yeux l'*Action française* et dans le cœur l'amertume qui, sur les grandes déceptions s'étend, comme une tache d'huile... Ainsi nous sommes partis, tel quatre août, mes camarades, les poings serrés sur ces fusils que nous ignorions, les yeux si loin, que par-dessus les hommes et les idées, ils rejoignaient le Ciel et le Soleil, cette certitude, pour qu'au huitième jour de l'armistice autour d'un drapeau blanc, des officiers supérieurs « soient remarqués » (*Action française*), et trois rangs de chasseurs à pied tous décorés ou blessés, fassent sensation ! ! ! Autour d'un drapeau blanc ! ! ! dans sa *Victoire*, Hervé, que je sais honnête homme s'étonne de notre absence ! Ah ! Hervé, — et je répète que je ne fais pas de polémique — il y avait sur la Marne et l'Yser, en Champagne, à Verdun, sur la Somme, et ces jours derniers, à l'hallali, il y avait des libres-penseurs et des socialistes et telles tombes du front, où s'éternise la prière d'une croix, vous étreindront dans les âges des âges, Sarreguy de Civrieux, et toi Adam, officier poète, et vous tous défaitistes (!) morts pour la France, et toutes les révolutions... Autour de ce drapeau rouge, qu'est une capote sanglante, Hervé, une légion de héros vous supplie de ne pas profaner leurs mémoires et c'est une « part » bien minime, qu'ils réclament de tous et de vous surtout : le silence ! !

Et maintenant puisqu'il s'agissait de droit et de liberté, je suppose que la censure, bienveillante aux vivants qu'une bannière fleurdelysée, couvre de ses plis, me laissera vous évoquer longuement, morts sacrés, dans le linceul des terres profanées !

Amis inconnus, frères lointains, vous tous qui, aux quatre coins de la guerre, mouriez, sentinelles avancées des Révolutions, l'heure a sonné des règlements de compte. Les couronnes roulent aux égouts, les rois se turent, les princes fuient, les marchands d'obus tremblent en Allemagne et sur le palais impérial, le drapeau de Liebnecht claque au vent des révoltes !

Et à Paris... Je vous renvoie à l'*Action française*, morts misérables, et je vois pleurer sur vos tombes.

Noël-E. GARNIER.

P. S. — Au onzième coup de l'horloge de la paix, après que la dernière balle et le dernier obus, l'eurent épargné, des geôliers se saisirent de la personne de tel officier de premières lignes, mon frère dans la pensée et dans le cœur, pour tel article paru dans tel journal du soir, avec la permission de la censure, du temps que c'était la guerre. — Il faudra bien en reparler ici.

N.-E. G.

Les Anglais vivent sous un régime monarchique : ils voteront le 14 décembre. Les Français vivent sous un régime démocratique : ils voteront lorsque M. Clemenceau le leur permettra. Quant aux Françaises...

BLASONS

La C. G. T. et la Paix

MAIS *non, M. A.-Albert Petit* (des « Débats »), *ce n'est pas du tout ce que vous croyez ou feignez de croire !*

En demandant au Gouvernement s'il pense assurer la participation de délégués de la classe ouvrière à la Conférence de la Paix, la C. G. T. et le groupe socialiste parlementaire ne prétendent ni « retourner aux ordres privilégiés » ni que « l'ouvrier doit être seul à avoir voix particulière au chapitre ».

Ils ne pensent pas d'avantage, comme vous l'insinuez, non sans quelque perfidie, que « le fait d'avoir travaillé aux usines de guerre et fourni les munitions indispensables à ceux qui se battaient sur le front mérite une extension du droit du citoyen ».

Ils estiment seulement que les « représentants qualifiés du pays » dont vous parlez, c'est-à-dire, n'est-ce pas, les diplomates, sont aussi peu qualifiés que possible pour les représenter, que ces messieurs qui, selon le mot de Becque, sont entrés dans la diplomatie parce qu'ils n'étaient bons à rien, ont donné des preuves suffisantes, au cours de cette guerre, de leur incompétence pour n'être pas chargés de défendre des intérêts à quoi ils n'entendent goutte et de parler au nom d'une catégorie de citoyens pour laquelle ils n'éprouvent que mépris et méfiance, vous le savez bien.

Et c'est pourquoi, à la Conférence où doit se régler le sort du monde, la classe ouvrière — pourquoi M. Petit estimez-vous utile de mettre ces trois mots entre guillemets ? — entend être représentée exactement comme les autres classes et ne point confier à des indifférents, pour ne pas dire plus, le soin de disposer de son avenir.

Pour recevoir les rois...

A peine George V et ses deux jeunes hommes nous ont-ils quittés qu'on nous annonce d'autres hôtes de choix.

Rois, reines, princes ont pris leurs billets et retenu leurs places pour nous venir visiter. C'est vraiment gentil à eux !

Appréciant ainsi qu'il sied tout l'honneur qu'ils veulent bien nous faire, nous nous apprêtons à les recevoir avec le respect, l'enthousiasme que les vrais démocrates savent témoigner aux monarques.

Et nous pousserons, jusqu'à nous égosiller des cris si nourris de « Vive le Roi » que M. Charles Mourras lui-même les entendra et que M. Léon Daudet pourra croire avoir enfin crevé la Gueuse.

Après cela, celui « qui prétendait régler le sort du Monde avec une machine à écrire » et pour qui, en 1915-1916, la Grande Presse Française n'eut pas assez de formules ironiques ou injurieuses viendra à son tour.

Comme il ne portera ni anneaux dans le nez, ni casque à plumes, ni dolman brodé, ni grands cordons, ni sabres, ni éperons, le Président Wilson passera tout à fait inaperçu parmi nous.

Las d'avoir si ardemment, si copieusement acclamé des Majestés, nous serons sans force pour marquer notre reconnaissance, notre ferrente admiration au seul *homme qui, aux heures de carnage, ait prononcé des paroles raisonnables, prévu l'avenir, mis de la lumière*

rendu possible le retour de la Paix, fait enfin figure de pasteur avisé, de pasteur consciencieux

C'est une idée... Elle est mauvaise

DONC, *M. Henri Galli désire « pour perpétuer l'héroïsme de nos soldats » qu'au centre des lignes françaises, en Champagne, des monts de Moronvilliers à l'Argonne, soient conservés et classés monuments historiques les organisations défensives, tranchées, abris, blockhaus, des principales positions du champ de bataille.*

C'est, révérence parler, une idée bien saugrenue qui vous est venue là, Monsieur Henri Galli !

Outre qu'afin de conserver ces tranchées, abris, etc., il faudrait les consolider, les réparer, les entretenir, leur donner l'aspect chiqué des fausses grottes des Buttes-Chaumont ou des rochers reconstitués de Biarritz, ce qui, vous l'avouerez, serait tout à fait déshonorant, pourquoi donc voulez-vous absolument que les générations futures aient à perpétuité sous les yeux, des souvenirs d'une époque abhorrée qui ne doit plus revivre, jamais, jamais !...

Si c'est votre goût, garnissez votre maison d'obus et de douilles, de mousquetons et de chargeurs. Si cela vous chante, faites fabriquer mais à votre usage personnel, *un plan en relief de ce que vous voulez conserver comme monument historique, mais laissez passer la charrue sur le sol où des milliers de pauvres hommes souffrirent et moururent.*

Du blé poussera sur cette terre que tant de sang imbiba. Et la berceuse des épis agités par le vent sera infiniment plus douce au sommeil de ceux qui dorment entre les monts de Moronvilliers et l'Argonne que les voix des touristes dont la seule présence en ces lieux maudits serait une offense à la mémoire des Martyrs...

Les monstres morts

PETITE *fille aux clairs yeux de ciel printanier, descends de ce canon où te voilà juchée. Cesse de marteler de ton poing à fossettes la gueule du monstre, couleur de boue, de sang et d'herbe foulée.*

Surtout, surtout, ne ris plus !

Laisse les grandes personnes, laisse les vieillards, arrêtés auprès de cette ferraille sinistre que nos maitres inconscients donnèrent en jouet à la foule en liesse, s'enivrer de paroles haineuses et de refrains guerriers.

Parce que cette gueule que tu tourmentais tout à l'heure vomit du feu, des gaz, des éclats de métal brûlant, beaucoup de petits enfants, comme toi, ne fêteront jamais le retour de leurs papas ou de leurs grands frères, partis depuis de si longs mois pour la guerre.

Et beaucoup de petits enfants de là-bas pleurent parce que leurs papas ou leurs grands frères se sont fait tuer sur cette pièce pour défendre une cause, qu'eux aussi, croyaient sainte.

Les belles citations

BARRÈS (*Maurice*), *Colonel commandant le régiment des Gardiens de la Flamme. A l'arrière sans interruption depuis le début de la campagne. S'est particulièrement distingué, après la signature de l'armistice, en se portant résolument en avant de son unité pour entrer à Metz en même temps que les glorieux combattants aux cœurs desquels, pendant cinquante-deux mois, il n'avait cessé de verser l'héroïsme.*

MARFORIO.

Acheter vos Livres à la Librairie
DE LA
VOIX DES FEMMES
C'est soutenir le Journal

M. Clemenceau ne veut pas entendre parler du scrutin de liste. La République de demain ressemblera donc à la République d'hier. Heureux ces peuples qui ont pu changer de régime.

Mauvaises Herbes

L'*Intransigeant* chaque soir trouve le moyen de dire une sottise plus grosse que celle qu'il a émises la veille. Témoin cet entrefilet qui ne fait pas honneur à celui qui l'a rédigé :

A la Concorde, aux Champs-Elysées, les canons et les tanks sont toujours le même succès. Au Carrousel, Gambetta reçoit des fleurs officielles. Mais la foule ne s'arrête pas devant cette statue un peu trop accaparée par les politiciens qui vivent de cette mémoire, elle porte d'humbles fleurs à Jeanne d'Arc, elle voudrait aussi honorer Déroulède, âme de la Revanche, père d'un peuple régénéré. Voici une mémoire pure de toute intrigue politicienne. Quand donc sera-t-elle honorée par un monument ?

Goûtez-vous cette perfidie à l'égard de Gambetta ? Et cette suggestion en faveur d'une statue à Déroulède ! Une statue à Déroulède, à l'homme qui ne vécut que dans l'espoir de voir couler le sang à flots. Le sort nous préserve de voir se dresser cette statue-là devant nos yeux !

— Encore dans l'*Intransigeant* ces quelques lignes d'un goût exquis au sujet du roi d'Angleterre :

ON DIT QUE...

Nous ne verrons sans doute le roi George qu'en uniforme et ses intimes assurent qu'il est ravi de cette simplification de la question somptuaire car il est loin de partager les idées de son père qui ne portait jamais deux fois le même costume.

Le roi Georges au contraire n'abandonne jamais sans regret ses complets qu'il porte jusqu'à l'usure, n'en réformant guère qu'une trentaine par an. Aussi quatre valets de chambre suffisent-ils largement à l'entretien de sa garde-robe civile et militaire.

Le seul luxe auquel il tienne est la chaussure. Il en a un grand nombre de paires et les *semelles* de chacune coûtaient *avant* la guerre de 50 à 60 *shillings*.

Admirable roi ! Roi édifiant ! trente costumes par an seulement ? trente costumes et portés jusqu'à l'usure encore. Il faut entre parenthèses que le drap n'en soit guère solide car cette proportion donne à peu près dix jours de durée à chacun de ces costumes. Et ce tact de raconter que le roi George jette trente costumes par an en ce moment quand tant de gens n'ont pas de quoi faire renouveler le vêtement vraiment porté jusqu'à la corde, quand tant de poilus en rentrant chez eux, trouveront leur garde-robe vide !

— Nous avons été saisis d'un profond dégoût à la lecture du numéro du *Rire*, daté du 2 novembre 1918, que des amis nous ont signalé, car nous n'achetons jamais cette feuille inutile qui a trouvé spirituel et opportun d'adjoindre à son titre, depuis la guerre cette expressive épithète : rouge. Ah oui, il l'est rouge le numéro du *Rire* du 2 novembre ! Pis que rouge : sanglant ! c'est un atroce document à la charge de l'humanité, un album dégouttant de haine, un navrant réquisitoire contre la paix.

Voici ce qu'en dit le *Journal du Peuple* :

D'OU VIENT L'ARGENT ?

On peut se procurer dans tous les kiosques, un numéro du *Rire* intitulé — en rouge naturellement — « *la Paix allemande. Numéro spécial.* »

Ce numéro est un recueil effarant d'ignominies humoristiques (?) dirigées contre la Paix. Il est évident que parler *actuellement de « paix allemande »* est au moins abusif. Mais, en outre, ledit numéro contient de méchantes et stupides insinuations contre le socialisme que la pudeur la plus élémentaire interdit de citer.

Des indiscrets — Dieu sait s'il y en a ! — se sont enquis de la raison de ce « numéro spécial », dont la nécessité apparaît problématique.

Or, l'un de ces indiscrets raconte que dans un périodique illustré, on reçut récemment la visite d'un quidam qui proposa une très forte somme destinée à couvrir les frais d'un « numéro spécial » contre la paix.

L'offre trop généreuse fut déclinée ; mais il paraît que des confrères moins scrupuleux ont saisi au vol l'occasion de laisser se réveiller ainsi d'intéressante façon leurs instincts belliqueux.

Il serait intéressant, dans ces conditions, de fournir une réponse à cette question naguère si galvaudée : « *D'où vient l'argent ?* »

— Pour nous consoler de tant de sottise étalée, pour nous frayer un passage au travers de la mauvaise herbe mensongère qui monte plus drue que jamais à l'assaut de la vérité, voici du bons sens, voici de la clarté : ce petit article de l'*Œuvre*, de l'*Œuvre* qui si souvent parle noble et sain :

L'IMPROBABLE LETTRE

J'ai rêvé que les journaux publiaient cette lettre :

Monsieur le Président de la République,

J'ai l'honneur de remettre entre vos mains ma démission de maréchal de France. La guerre semble finie, j'ai rempli ma mission jusqu'au dernier jour. Le gouvernement m'avait donné des titres et des emplois et dans toutes les charges que j'ai remplies, je me suis appliqué à servir de mon mieux la République et le pays. Quelle que sait la faible part que j'ai pu prendre à une victoire que nous a méritée avant tout le miraculeux courage des soldats, je pense que les récompenses que nous devons à la guerre n'ont plus raison de satisfaire notre vanité lorsque la paix est signée ; ma seule ambition, le jour où sera démobilisé le dernier soldat, est de prendre tout uniquement le rang de citoyen comme le plus humble des poilus dont le mérite n'est pas inférieur au mien. Que signifieraient des panaches, des étoiles et des bâtons de commandement, aujourd'hui que l'unique désir de l'humanité est d'oublier tout ce qui peut rappeler l'affreuse époque des combats ?

La plus noble satisfaction est celle du devoir accompli ; la reconnaissance du pays s'égare qui offre aux chefs seuls la gloire des titres et le prestige des honneurs, car ils n'ont pas mieux servi, selon leurs facultés, que le plus obscur combattant.

A Rome, après avoir sauvé sa patrie, Cincinnatus déposa son glaive et s'en alla labourer son champ, les poings serrés aux mancherons de sa charrue. Ainsi, j'irai dans la retraite, à l'abri d'une vaine renommée, quitte, si quelque nouveau danger surgissait, à offrir mes modestes services à la France. Je pense que l'exemple du dictateur peut servir au général qui a commandé les armées de la République...

Je me suis réveillé en sursaut ; j'avais rêvé.... — D.

— Nous avons lu aussi avec plaisir un article infiniment intelligent et robuste de Henry Corrès : *La Peur de Wilson*, dont nous détachons ces lignes :

LA PEUR DE WILSON

La presse capitaliste, est restée par une invraisemblable gageure jusqu'auboutiste au delà du bout, a manifesté une vive inquiétude en apprenant l'imminente arrivée en Europe du Président Wilson. Elle espérait que le grand homme d'Etat de la Maison-Blanche, prisonnier des traditions ancestrales, ne se résoudrait pas à s'absenter, durant l'exercice de son mandat, du territoire national. Elle chérit tendrement M. Wilson, mais de loin. Elle se rend compte que le Président ne vient pas sur l'ancien Continent pour le vain plaisir de participer à des apothéoses fastueuses. Elle sait qu'il entend veiller personnellement à l'exécution du magnifique programme qu'il a exposé dans ses messages, et qui constitue aujourd'hui la caution la plus sûre de la paix universelle. Je dis aujourd'hui, car dans la société de demain, c'est l'Internationale ouvrière qui peut seule garantir le monde contre les retours offensifs des impérialismes meurtriers.

Car hélas, les impérialismes n'ont pas tous capitulé, et la presse asservie à leurs combinaisons morigène déjà Wilson avec de subtiles précautions oratoires et un curieux souci de l'enthousiasme, en attendant de mener contre lui campagne ouverte.

On nous a gouvernés à coups de formules. On espère « nous tenir » à coups de mesures démagogiques : augmentation du pécule, des allocations, etc... Sans Wilson nous étions perdus, malgré les formules. Quel Wilson nous sauvera malgré les mesures démagogiques ?

Et enfin, notons la très belle proposition du général Percin :

UNE FETE DE LA LIBERATION DES PEUPLES

M. le député Delaroche-Vernet a demandé que la journée du 11 novembre, marquée par la signature de l'armistice, soit érigée en fête nationale.

L'adoption de cette proposition serait à mon avis, profondément regrettable. Elle aurait pour résultat de perpétuer le souvenir de la défaite allemande, et, par conséquent, le ressentiment du peuple vaincu. Ce ne serait plus la grande réconciliation prêchée par le président Wilson ; ce ne serait pas la paix des peuples.

La Commission de l'administration de la Chambre des députés, élargissant la proposition de M. Delaroche-Vernet, a demandé que la date du 11 novembre soit celle d'une fête interalliée. Cela ne vaudrait pas mieux.

Je propose donc l'institution d'une fête de la *libération des peuples*, qui serait célébrée, le 11 novembre, par les membres de la Société des Nations.

La fête de *la libération des hommes* continuerait à être célébrée, en France, le 14 juillet.

LA JARDINIÈRE.

Aux femmes allemandes

La Voix des Femmes tient à reproduire cette lettre de Lucie Colliard qui a été publiée dans quelques journaux. *La Voix des Femmes* pense qu'on ne saurait mieux penser et mieux dire plus justement, plus féminement, plus humainement.

Lucie Colliard nous communique la lettre que voici :

C'est personnellement que je vous réponds aujourd'hui, car je ne veux pas attendre une minute de plus pour vous affirmer que toutes les femmes de France, ne sont pas derrière Mme Jules Siegfried qui a eu la cruauté de vous répondre par une fin de non-recevoir. Plus tard, ma réponse sera moins platonique.

Aujourd'hui, je veux exprimer le sentiment de solidarité que j'éprouve pour toutes les mères de l'univers, qu'elles soient ou non d'un pays belligérant, toutes les mères qui sont inquiètes pour la santé, l'alimentation ou la vie de leurs petits. Si vous avec eu vous Mme Jules Siegfried pour se solidariser avec vos ex-gouvernants maudits qui faisaient ordonner les torpillages de navires, nous n'avons rien à vous reprocher à ce sujet, à vous femmes du peuple allemand qui, comme nous, n'avez eu qu'à souffrir de la guerre. Je ne vous considère pas comme responsables de la réponse qui fut faite à notre Conseil National des Femmes, quoique le vôtre vous y mentionnât et voulût vous embrigader sans vous consulter. Vous-mêmes, vous vous êtes désolidarisées du geste ancien, puisque vous avez aidé à faire la Révolution. Votre Conseil National des Femmes qui ne faisait « qu'un avec le gouvernement et le peuple » a dû prendre parti.. A-t-il choisi le peuple ou le gouvernement ancien ? Peu nous importe, d'ailleurs ! Ce qui importe, c'est de vous rassurer sur le sort de vos petits. Pour ma part, je vais tenter l'impossible pour qu'on ne les laisse pas mourir de faim et toutes les femmes de mon entourage immédiat, toutes celles qui n'ont jamais cessé de lutter contre la guerre et ses horreurs me promettent leur appui effectif et complet. Car s'il y eut complicité de crime que de revendiquer la responsabilité des faits de guerre, il y aurait égale complicité de crime que d'accepter la condamnation à mourir de faim de toute une population enfantine. Elles n'ont donc pas d'entrailles ces mères qui acceptent pour d'autres petits la mort par la faim ? Doit-on punir les pères par les enfants ? Accepteraient-elles de se venger des meurtriers sur leurs familles ? Auraient-elles le triste courage de demander la suppression... par la faim ! de toutes les familles de nos criminels ? Je ne le pense pas. Alors ?... qu'elles soient donc logiques.

Et puis, qu'elles réfléchissent un peu, nos bourgeoises du Conseil National des Femmes, avant de sacrifier les autres avec cette désinvolture. Qu'elles réfléchissent un peu à ce qui leur arriverait si les producteurs refusaient la nourriture aux inutilités sociales, à tous les parasites qui se nourrissent du travail des autres. Il ne s'agit pas de condamner à la légère : il faut savoir auparavant si on a le droit de condamner.

La revue des jeunes revues

Ariste (oct. nov.) Le dernier des Cahiers d'Art publiés avec un soin raffiné par M. Ker Frank Houx contient avec une subtile chronique sur l'amour de M. Ker Frank Houx une série de madrigaux en prose de Jos Jullien, illustrés par des miniatures de François Berthet, miniatures de parcs verlainiens.

Les Cahiers idéalistes français (oct.-nov. 1918). L'albe, petite revue de M. Edouard Dujardin, poursuit son idéal à la dévotion de l'idéal en ces temps où l'idéal subit une sombre éclipse. Son dernier numéro nous donne avec des vers, avec une chronique de A. Domin sur *l'ordre naturel*, ligue fondée récemment par M. Follin pour la défense de la raison et du bon sens, avec un dialogue philosophique de Brenn, un chant adressé au Président Wilson où l'on retrouve le rythme frémissant d'ironie douloureuse, d'amère mélancolie d'Edouard Dujardin et un article de Renan écrit en septembre 1870 quelques jours après Sedan et qui pourrait avoir été écrit quelques jours après l'armistice. Tous les gens de guerre, diplomates et faiseurs de traités devraient lire et méditer cet article. Mais sont-ils capables de méditer quelque chose.

Le Carnet Critique (septembre 1918). Gustave-Louis Tautain, Louis de Gonzague Frick, Georges-Armand Masson, Henry Marq, Waldemar Georges, continuent à faire un choix pour nous, parmi les proses, vers, français ou étrangers et à nous donner, avec le regret de ne pouvoir lire tous les livres, la consolation de les connaitre par leurs notations pénétrantes et ingénieuses.

Les Ecrits du Midi (octobre 1918), Encore un effort de décentralisation, une tentative de revue régionale. On ne saurait trop s'y intéresser. Les numéros des *Ecrits du Midi* sont d'une généreuse abondance. Proses, vers, études, chroniques, échos, quinzaine politique et sociale, dessins satiriques, rien ne leur manque pour que leurs lecteurs soient au courant de ce qui est. Barbusse, G. Pioch, Jean Fontanilles enrichissent ces Ecrits de leurs écrits profonds, comiques, courageux.

La Forge (septembre 1918). Le dernier numéro de l'élégante, vivante et ardente revue de Luc Meriga contient un bel et suggestif article de Romain Rolland qui, peut-être las des hommes, s'est réfugié chez les fourmis. Il y a observé des victoires de la volonté sur l'instinct dont les hommes devraient bien s'inspirer. Henriette Sauret nous dit, en des vers puissants, un rêve qu'elle a fait, un rêve où la matière rebelle faisait elle aussi, la leçon aux humains. Genold recherche les racines de l'impérialisme pour les arracher d'une plume incisive. Des vers de Banville d'Hostel, de Victor Bonnans, de Paul Vaillant Couturier, dont j'écris le nom en ce moment avec une triste émotion. Salvator Schiff, Gerard de Lacaze, Duthiers, Paul Desanges et L. Blumenfeld complètent ce nombreux numéro par des études, des chroniques, des critiques excellentes.

Lutetia (nov. 1918). Une émouvante évocation de Georges Saulgeot à la Fraternité. Un conte étrange et charmant de Germaine Claretie. Une belle page sur la maison de Balzac, du fin et sensible Carlos Larronde. Des vers — Henry Jacques — Gustave Louis Tautain, et des chroniques des études signées Camille Le Senne, Guillot de Saix, Gerard de Lacaze Duthiers.

La Revue Républicaine (novembre 1918). C'est un beau titre et par les temps qui courent. c'est un titre courageux. Nous retrouvons parmi les collaborateurs de cette revue ceux qui sont les meilleurs défenseurs de la République, ceux qui lui consacrent toutes les forces de leur esprit et de leur talent Général Percin, Paul Brulat, Marcel Cachin, Georges Yvetot, Fernand Morelle, Arnold Bontemps, Raymond Lefèbvre, Paul Lombart.

Soi-même (novembre 1918). Joseph Rivière fait au Bois une rêverie d'un promeneur solitaire, rêverie d'une poésie frémissante et d'un pessimisme farouche. René-Marie Hermant publie des vers, d'un Villonisme bien savoureux. Tous deux, Joseph Rivière et René-Marie Hermant, font la critique des livres, revues et journaux avec liberté, une franchise délectables. Et *Soi-Même* donne encore des vers et des proses — une émouvante « Veillée des Armes », féminine de Gabriel-Georges Gautier — de Charles Baudouin, Alfred-Louis Manoury, Gérard de Lacaze Duthiers.

L. B.

Prière à la lectrice de la *Voix des Femmes* et du *Populaire*, qui nous a écrit, de bien vouloir donner son nom et son adresse.

Et nous ne savons toujours pas qui défendra les intérêts de la France au Congrès de la Paix ! Des diplomates ? Si vraiment nous nous décidons pour des comiques, pourquoi ne pas choisir Dranem ou Rigadin ?

Céline, petite bourgeoise

Et je pleure, je pleure...
(Léonide Andrieff : *Le joug de la guerre.*)

Avril 1915...

Je m'ennuie, mon Dieu que je m'ennuie !

J'ai tracé négligemment ces mots sur une feuille blanche et voici que cette phrase a fait se ramasser en moi tous les souvenirs des événements qui se sont succédé pour aboutir à cet ennui.

Le vaincre, comment ? Chaque jour nous installe davantage dans un provisoire qui paraissait devoir ne durer que deux ou trois mois, au plus.

Cette guerre est décidément trop longue !

Mai...

Nous n'aurions peut-être pas dû quitter N. puisque les Allemands n'y sont pas venus. C'est la faute d'Edmond qui s'est affolé et nous a écrit de partir.

Mon père disait :

— Je ne veux pas abandonner notre ville. Conseiller municipal, je me dois à mes concitoyens.

Comme la guerre a ennobli ce paisible commerçant ! Depuis qu'il s'est retiré des affaires jamais il n'avait déployé une telle activité. Chaque matin, il sortait prendre les nouvelles, si enfiévré que Maman devait faire courir Mélanie après lui, afin qu'il mit son foulard.

— Tu prendras mal ! gémissait Maman.

— Qu'importe ! répondait mon père, je me reposerai le jour de la victoire.

Car mon père n'en a pas douté une seule minute, même quand les Allemands avançaient, et c'est beau cela !

— Son tempérament m'effraie, me dit parfois ma mère. A cinquante-cinq ans, rester aussi jeune !

Le fait est qu'il est extraordinaire. Ne nous a-t-il pas parlé de s'engager !

— Si j'avais seulement dix ans de moins, déclara-t-il à Pierre le fils de Mélanie, le jour qu'il partît en lui posant la main sur l'épaule, je prendrais le fusil et je marcherais à vos côtés jeune homme, mais je me dois à notre ville, et j'espère que le poste que nous réclamons sera aussi périlleux que le vôtre !

Pierre, je m'en souviens, hocha la tête sans répondre. Mélanie sanglotait dans un coin de la salle à manger où nous nous trouvions. Avec colère mon père se tourna vers elle :

— Vous êtes folle ma fille, de pleurer de cette façon. Ah ! non d'un chien, que je voudrais être plus jeune !

Il continua en haussant les épaules :

— N'écoutez pas les femmes, pariez mon enfant, nous sommes là, on vous attend pour vous couronner, futurs vainqueurs !

Ma mère tendit à Pierre une médaille bénie. Elle en avait fait collection. Moi qui voyait en lui le camarade de mes yeux d'enfance, je l'embrassai.

Et voici que Pierre eut les yeux pleins de larmes.

— Voyez-vous, Madame Céline, je ne suis pourtant pas un lâche non, mais ça me chavire de laisser la vieille pour aller me battre. Est-ce qu'on est venu au monde pour ça ? Ah ! la maudite guerre !

Heureusement qu'à ce moment mon père n'était plus là. Qu'aurait-il dit ? Je cherchais des mots aussi beaux que les siens pour exhorter Pierre, et fâchée contre moi, je ne trouvais rien.

Sotte que je suis, me dis-je tout à coup, je n'ai qu'à lui donner mon père en exemple.

— Regardez donc Pierre, comme mon père serait fier de partir avec vous, malgré son âge.

Ce fut Mélanie qui répondit.

— En attendant, Monsieur reste là !

J'eus un mouvement de colère.

— Mon mari n'est pas resté, lui !

Mais tout aussitôt je songeai qu'Edmond ne se battait pas.

Et je rougis.

Décidément mon père a raison : la guerre nivelle fâcheusement les classes. Rougir devant une vielle bonne !

On accorde trop de liberté aux domestiques vieillis dans la maison, ils en abusent.

Mai...

Est-ce la faute à ce pauvre Edmond, s'il n'est pas au feu. D'abord il n'a plus vingt ans comme Pierre, puis il est un peu épaissi. Malade de trop de santé, lui déclarait toujours le médecin. Chacun sert son pays comme il le peut. La réflexion de Mélanie était vraiment stupide.

Mai...

Je prends goût à mettre en ordre ces souvenirs. Je me rappelle très nettement quel jour s'est tout à fait effacée en moi la mauvaise impression qu'y avait laissée la réflexion de Mélanie.

Ce fut certain matin que mon père prononça une harangue à des jeunes gens qui rejoignaient leur corps. Je ne saurais répéter ses paroles, nous étions tous trop emus, mais je suis bien sûre, étant donné les acclamations qu'ils poussèrent, combien les futurs soldats comprenaient quelle gloire serait la leur, d'avoir vécu en un temps pareil.

Mai...

Ah ! les défilés des régiments, inoubliable spectacle, et les fleurs qu'on accrochait aux portières !

Quelle fierté, d'avoir vu tout cela !

. . . . . .

Ma cousine Laurie vient de venir. C'est une personne bizarre ! Elle ne me plaît pas, ayant toujours l'air de se moquer de ce que vous dites à ce point que je n'ose plus, devant elle, exprimer des idées.

D'ailleurs elle n'a pas une existence très nette, je crois. Si elle n'était pas de la famille, on ne la verrait certainement plus.

. . . . . .

Je ne saurais que très mal exprimer l'impression qu'elle me fit la première fois que je la vis.

Nous débarquions à la gare de l'Est qui sentait l'iode, la poussière, le vin. Laurie — a-t-on idée de s'appeler ainsi ! — s'était occupée de nous trouver un logement. Elle devait nous attendre à l'arrivée du train. Ne me souvenant pas d'elle, puisqu'elle avait quitté N. fort jeune, je la cherchais, la sachant veuve, parmi les personnes d'aspect plutôt vénérable, vêtues de noir, qui se trouvaient là. Ma surprise fut grande d'apercevoir une femme d'une grande jeunesse d'aspect, moulée dans une robe gris pâle qui la déshabillait plutôt que de la vêtir.

La présentation fut brève. Cousine Laurie me parut abréger les salutations et nous emmena, après avoir réuni nos bagages et traversé la gare avec quelque difficulté. Des soldats emplissaient le hall. Etalés sur des bancs, étendus par terre, la tête sur leur bras replié, beaucoup somnolaient. Mon père ne put s'empêcher de réprouver ces regrettables allures abandonnées.

— Un manque de tenue pareil devant nos alliés qui peuvent le contempler, est tout à fait fâcheux !

C'est à ce moment que pour la première fois j'entendis rire cousine Laurie. Je contemplais son visage un peu large que des yeux très mobiles animaient. Ses cheveux très épais étaint ramassés à la diable sous une toque de tulle gris où scintillaient quelques perles d'acier. Sa bouche, plutôt trop grande, fit une drôle de moue et soudain un éclat de rire me causa une impression de fraîcheur jamais ressentie à entendre rire qui que ce soit.

De quoi riait-elle ?

Mes parents ne semblèrent point y prêter attention. Comme nous montions en voiture, Laurie nous dit :

— Je ne vous emmène pas chez moi, j'ai fait préparer à déjeuner au restaurant.

— A l'américaine ! répondit mon père, c'est la mode à présent.

— A l'américaine, riposta Laurie, assez sèchement à ce qu'il me sembla.

Fanny CLAR

(*A suivre.*)

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD. Imp. BERESNIAK et FILS, 12. rue Lagrange, Paris

Rappelez-vous qu'un journal libre comme « LA VOIX DES FEMMES » ne peut vivre que s'il a des abonnés. Abonnez-vous. Faites abonner vos amis. Et « LA VOIX DES FEMMES » vivra pour mener le bon combat.